

Communication de Monsieur le Professeur Jean Fléchon

ॐ ♦ ॐ

Séance du 21 Juin 2002

ॐ ♦ ॐ

Plaidoyer pour l'esprit

Dans une précédente communication, j'ai tenté de montrer toute l'importance prise par le corps sur le déroulement et la conduite de la vie, ainsi que la construction de la personne.

S'il devient généralement un mauvais maître lorsqu'on le laisse agir sans contrôle, à l'inverse, lorsqu'il est invité à tenir sa vraie place, jouer pleinement son rôle, il se révèle comme un irremplaçable serviteur. Mais servir à qui ? Et à quoi ?

Lorsqu'on aborde cette question, on évoque immédiatement le rôle de l'esprit.

Si l'on se réfère à la définition du Yoga que je rappelle: discipline physique et psychologique, d'origine brahmanique, ayant pour objet de rendre le corps capable d'obéir à l'esprit en toute circonstance. Durant l'existence humaine, le corps porte et traduit l'évolution de l'esprit, avec qui il forme, véritablement, la personne. Notre existence est donc caractérisée par un jeu d'équilibre entre ces deux composantes dont aucune ne peut se prévaloir de sa supériorité pour tenter de l'imposer à l'autre. Mais comme dans toute action humaine, c'est l'esprit qui doit avoir le premier et le dernier mot.

Lorsque j'étais enfant, à l'école primaire, j'ai toujours été frappé par la leçon de morale quotidienne, généralement traduite, au tableau noir, par une phrase exemplaire et commentée par l'instituteur, le maître, comme on disait spontanément: mot admirable tout empreint du respect que l'on porte à son guide et qui traduit une indélébile affection.

Un deuxième élément m'est également apparu comme essentiel : la pratique régulière de l'examen de conscience, traduisant la nécessité de faire le point pour voir clair en soi, méthode directement inspirée par le comportement du prêtre au catéchisme et la place tenue par ce bréviaire qui ne le quittait pas.

Ce sont des choses dont on ne parle plus aujourd'hui, mais j'ai la profonde conviction que, quelles que soient l'époque et les idées à la mode, ou les prétendues acquisitions de la liberté, l'homme reste toujours l'homme et que sa structure psychologique n'évolue pas, pour la simple raison qu'une observation objective révèle, sans ambiguïté, que nous sommes tous, physiologiquement et psychologiquement, conditionnés, c'est-à-dire contraints d'obéir à des lois générales qui s'imposent catégoriquement et qui nous dépassent, et dont les valeurs sont universelles.

Elles ne présentent pas, évidemment, le caractère d'évidence élémentaire que nous reconnaissons, par exemple, à la chute des corps, au voisinage de la terre, mais elles n'en sont pas moins là, exigeantes, impératives, et dont les sanctions sont irréversibles, impitoyables, si l'on tente de s'en écarter.

Au cours de mon adolescence, à l'école normale d'instituteurs, j'ai, impérativement, éprouvé le besoin de me référer à une discipline quotidienne, physique, intellectuelle et morale dans le but de permettre au corps et à l'esprit de s'exercer en visant le maximum d'efficacité. Je n'ai absolument pas l'intention de convaincre quiconque de l'importance et de la nécessité d'un tel exercice, mais je considère que l'intérêt premier de notre compagnie est de permettre à chacun de nous, d'apporter, en toute amitié, son témoignage sur ce qu'il considère comme essentiel dans la conduite de l'existence.

C'est ce qui se passe d'ordinaire au cours d'une franche conversation entre amis. Cela ressemble un peu à une prise de température, chacun demeurant libre de dire, de juger, d'entendre, d'oublier. Paul Valéry l'affirmait volontiers lorsqu'il disait : «Enrichissons-nous de nos différences». C'est dans cet esprit que je compte présenter ce qui va suivre, prônant l'utilité d'un exercice individuel, quotidien, destiné à assurer une reprise de direction, un retour aux valeurs fondamentales.

Mon exposé comportera trois parties: examen des principes ; définition de leurs applications à quelques exemples classiques ; conséquences : la recherche de la Sagesse ; enfin, conclusion : que pourrait-on retenir d'immédiat et d'efficace ?

Première partie : les principes

L'existence de deux tendances naturelles et permanentes est, à l'origine pour lutter contre elles, de se référer à quelques principes de bon sens, solidement éprouvés. La première est la répugnance spontanée que l'on éprouve à faire un effort sur soi-même. Ce qui vient d'abord à l'esprit, c'est le désir de suivre son caprice, la tentation du moment ou le simple attrait de la vacuité. La preuve en est que pour qui s'observe, agir suppose que l'on secoue cette léthargie amollissante qui barre le chemin de l'action: éviter même de penser, en dehors du geste, tant est insidieux de repousser l'acte dans l'avenir, à un moment plus favorable. La fausse excuse est classique : «Je ferai cela plus tard, quand j'aurai plus de temps».

Le deuxième élément est représenté par l'invasion progressive et sournoise de l'habitude qui s'arrange toujours pour se faire oublier, mais qui, si l'on n'y prend garde, se met à commander en maître à toutes les réactions physiques, intellectuelles et psychologiques, en dépit d'une exigence de logique qui saute aux yeux des moins doués. Ce qui signifie que les gens les plus intelligents ne sont jamais à l'abri de ces contradictions.

Ainsi, face à l'existence, deux séries d'événements se produisent: ceux qui nous dominent, sont indépendants de nous et s'imposent, parfois avec une rigueur insupportable, ou une indicible satisfaction, et ceux qui correspondent à l'action que nous sommes en mesure de conduire, correspondant à nos obligations de toute nature, ainsi qu'à la part que nous devons prendre au déroulement de notre existence.

Je dirai donc : premier principe, ma part c'est l'effort -Attention à la fragilité de ton équilibre et à l'habitude que tu vas prendre. Tout penche vers plus de liberté ou d'animalité. Rien, rien n'est indifférent- Cette remarque contraint l'esprit, hanté par l'indolence, à ne pas être dupé par elle.

Deuxième principe : ma part, c'est l'analyse. Etant donné que la raison est un des plus hauts privilèges de l'esprit, je me réfère au *Discours de la Méthode* de Descartes, à qui j'emprunte, d'une part, le critère du vrai, d'autre part, le processus de l'analyse, car toute analyse se réfère, pour être valable, à des vérités admises, universellement reconnues. Je dirai donc, avec le philosophe : Ne recevoir aucune chose pour vraie, que je la connaisse évidemment être telle, c'est-à-dire éviter la précipitation et la prévention, et ne rien comprendre de plus, en mes jugements, que ce qui se présente si clairement et distinctement, que je n'aie aucune raison de le mettre en doute.

Troisième principe : ma part, c'est la synthèse. Au départ, une prise de conscience : Réfléchis avant d'agir, vois comment tu le fais et pour-quoi tu le fais. Pour la synthèse proprement dite, je reviens encore à

Descartes : Conduis par ordre tes pensées, en commençant par les plus simples et les plus évidentes, et assemble-les habilement, pour affronter valablement le réel. L'esprit qui vise à l'efficacité, se voit ainsi contraint de suivre un cheminement qui assurera son maximum de vigueur. Une observation objective de l'ensemble des obligations qui se présentent à nous, à chaque instant, au sein d'une diversité déroutante et tentaculaire, montre que le piège fondamental menaçant une activité individuelle, est la dispersion. Dans la revue *La Recherche* de mars 2001, un portrait sans fard de l'un de nos grands décideurs et maîtres de l'Université révèle qu'il semble avoir rencontré quelques problèmes sérieux dans des domaines importants, puisqu'il avoue, naïf ou cynique : «C'est mon principal défaut, je m'intéresse à trop de questions !». Il paraît difficile d'afficher plus clairement une lacune dans l'organisation de son travail. L'ambition ne suffit jamais lorsqu'elle est seule. Personnellement, il y a trente ans, il m'a été proposé d'assurer des responsabilités municipales au plus haut niveau, alors que j'avais en charge une action sociale importante. J'ai refusé, sans hésitation, en disant simplement : «Je ne suis pas capable de faire convenablement deux choses à la fois».

Ces remarques me permettent d'introduire un quatrième principe: Ma part, c'est l'action. Elle s'exprime ainsi : ne fais qu'une chose à la fois. Fais-la de tout cœur, vivement, énergiquement. A ceux qui seraient choqués par la banalité de telles interventions -tout le monde sait ça !-, je dois à la vérité de dire que j'ai rencontré l'essentiel de ces propositions, il y a soixante-dix ans, dans un ouvrage de Jules Payot, alors recteur de l'académie d'Aix-en-Provence, ouvrage intitulé : *Les idées de M. Bourru délégué cantonal*. Bien entendu, je n'ai jamais connu M. Payot, mais il devient aujourd'hui mon excuse. Dans le feu de l'adolescence, si l'on a quelque jugement, on cherche instinctivement des mentors. Je vous ai dit, dans une précédente intervention, que l'on avait toujours à se réjouir de commercer avec les grands. Monsieur Payot joue ici, un rôle évident de transmetteur, puisqu'il cite Descartes.

Cette continuité, cette vigueur, cette persévérance nécessaires à une action efficace, et qui peuvent faire sourire à l'énoncé d'un tel principe, montrent à l'évidence qu'elles sont loin de compter parmi les soucis de certains de nos responsables. Il suffit de souligner l'existence de projets hâtivement bâtis, coûteux, présentés au nom d'un modernisme agressif et nécessaire qui, à l'usage, se voient dégonflés comme les plus gros bonheurs de Tyltil et Mytil de la légende de *L'Oiseau bleu*, ou plus cruellement, abandonnés, l'addition étant, dans tous les cas, payée par les électeurs. Il est toujours périlleux de s'abandonner à des promesses. Il est plus sage de n'en jamais faire. Dans tous les cas, du reste, on est finalement jugé sur les résultats que l'on a pu obtenir, ou laissés s'imposer,

quelle que soit, par ailleurs, la bonne opinion que l'on ait de soi-même. Ce sont les faits qui nous jugent.

A ces quatre règles, énoncées par Monsieur Payot, j'en ai ajouté une cinquième, également pour moi, essentielle. Je l'énonce ainsi : ma part, c'est le calme. Le réel est calme, continu; vivre c'est l'observer, le suivre, le dominer, dans un combat continu, patient, efficace. Dans l'un de ses poèmes, intitulé *Palme*, Paul Valéry insiste sur la fécondité d'une attitude calme. Il emploie le mot profusion. La crispation devant la difficulté, comme la fuite devant l'effort, caractérisent des abandons quasi-réflexes. S'en garder représente une précaution liminaire lorsqu'on est aux prises avec l'action.

Tels sont les cinq principes que je crois devoir situer à l'origine de toute activité. Je les résume ainsi : *Learn, Work, Wait and See*, soit: *apprends, travaille, attends et vois*. Une autre formule que je m'étais donnée, il y a soixante ans, alors que j'étais prisonnier de guerre, se proposait de constater mon dénuement sans pour autant bannir l'espoir ni le combat : *Je tiens, je lutte, Mon Dieu aide-moi, éclaire-moi, je ne suis rien, je ne peux rien sans ton aide*.

Ce sont sur ces fondations que je me suis efforcé de tout construire en moi, sans oublier que le fer de lance de toute résolution est, d'abord, la volonté. Sous la condition expresse de reprendre, chaque jour, cet engagement, afin de lui permettre d'exercer son rôle et peser de tout son poids. On retrouve ainsi dans les domaines intellectuel et psychologique, la même règle qui prévaut dans l'entraînement quotidien destiné à gagner et à maintenir son corps. L'essentiel est de se convaincre qu'existe toujours une possibilité de se maintenir et de s'élever, pourvu qu'on sache la chercher, la découvrir et l'appliquer vigoureusement. Autrefois, on pouvait lire dans le dictionnaire Larousse, la remarque suivante : un dictionnaire sans exemples est un squelette. Il en est de même de notre méthode qui va servir de fondement à une brève méditation quotidienne, indispensable pour s'assurer que l'on tient bien la route.

Deuxième Partie : les applications

Elles vont couvrir trois domaines : le milieu familial et social, l'analyse psychologique, la prise de conscience de la condition humaine.

L'alpiniste qui s'aventure sur une piste de neige non stabilisée a tout intérêt à procéder avec la plus extrême prudence. A chaque instant, il doit se situer avec précision dans son cadre et conserver une saine compréhension du réel qui l'entoure. Il en est de même dans le courant de notre activité habituelle, même si aucun nuage ne semble menacer notre quiétude, car la condition humaine est ainsi faite qu'à tout moment, sur

n'importe qui, peut s'abattre un danger susceptible de remettre en question toute une existence. Se tenir sur ses gardes en permanence est ainsi un devoir d'état, non pas dans l'inquiétude, mais dans la sérénité: une sérénité vigoureuse.

Se situer dans sa proche famille, en retenant les obligations singulières dues à chacun de ses membres. Cette brève méditation a pour objet de clarifier la nature et l'ambiance des relations avec tous les siens, étant donné que nous avons un rôle spécifique à remplir auprès de chacun d'eux. A bien s'en pénétrer, on en tire immédiatement l'attitude la plus constructive, le devoir d'éduquer se poursuivant toute la vie. On se découvre ainsi au centre d'un faisceau d'obligations auquel il serait puéril de prétendre échapper. Chaque génération attend de nous une attention particulière ainsi que la prise de conscience des devoirs qui nous lient à chaque personne, considérée individuellement avec ses besoins propres.

Après la famille, le métier : tous ceux qui dans la société, nous approchent à des titres divers. Une telle démarche conduit tout droit à percevoir ce que représente la notion de prochain, illustré par tout humain, quelle que soit sa couleur, sa race ou sa religion. Homme parmi les hommes, l'amour de mes semblables correspond à l'un des conditionnements les plus impératifs régnant sur notre nature, dans la mesure où nous visons à l'épanouissement de notre propre personne.

Il s'agit ensuite de prendre conscience de sa richesse psychologique personnelle, intégrant les dons que nous avons reçus de la nature, mais aussi, et surtout, les choix que nous avons faits pour éclairer notre comportement. Par exemple, le premier des choix, celui qui va exprimer toute la tonalité de notre personne, consiste à se croire, et surtout à se vouloir heureux. La notion de bonheur est ambiguë et propre à chaque individu, cependant il me semble que son caractère intrinsèque correspond à l'idée que le plus grand bonheur est d'avoir pleinement conscience de vivre, de penser et d'agir en s'accommodant d'un minimum de besoins. Avoir conscience de participer à la lumière de la vie représente pour moi le plus haut privilège auquel puisse aspirer l'être humain. Ce résultat est atteint si l'esprit se donne entièrement à ses devoirs, ses projets, ses actes et ses plaisirs. Montaigne disait qu'il fallait *faire passer tout cela par l'étamine* : c'est-à-dire le jugement. Il convient en effet de bien distinguer le fait de vivre avec celui de durer. Simple-ment durer peut représenter une véritable infortune, alors que vivre, réellement vivre, est participer activement au déroulement de sa propre aventure, exactement comme le nautonnier conduit habilement sa barque au milieu des récifs.

S'accommoder d'un minimum de besoins suppose que l'on a, préalablement, fait la distinction entre l'être et l'avoir. Les capacités de bonheur sont totalement indépendantes de l'aisance matérielle, même de la santé, dans la mesure où l'esprit reste intact, prêt à exercer sa plus haute qualification. Je ne peux pas apporter de preuve plus significative que l'expérience vécue, il y a soixante ans, lors d'une captivité de plus de cinq années, alors que j'ai plusieurs fois scandalisé mes camarades en leur disant que j'étais heureux. Que voulais-je dire alors ? Non pas heureux d'être prisonnier, mais cet état m'étant imposé, j'en tirais toute ma volonté de faire comme si j'étais libre : tant qu'on ne touche pas à l'esprit, la liberté demeure entière. Je n'étais pas naïf et aurais préféré, comme tous les autres, vivre en France, dans ma famille. Mais des conditions rigoureuses m'étant imposées, et bien peu de moyens d'en sortir avant l'heure, m'avaient conduit à cette conviction que ce n'était pas dans une attente continuelle et continuellement décevante, que je trouverais la paix. Descartes ne disait-il pas : «*Plutôt me changer que changer l'ordre du monde*». Le véritable problème n'est pas celui du prisonnier, mais celui de l'homme aux prises avec son destin. Pour l'avoir durablement vécu et dans le moindre désir de convaincre quiconque, j'affirme qu'être sauvé au sens psychologique, est peut-être de repousser à plus tard un état d'éternelle jouissance, mais certainement *hic et nunc*, ici et maintenant, l'acceptation inconditionnelle, par avance, de toutes les menaces pesant sur la condition humaine, à la condition expresse que cela n'altère pas ma résolution de poursuivre le combat. C'est le vrai paradoxe de l'existence: **combattre et accepter avec la même fermeté, la même résolution tout ce qui peut se produire.**

Notre nature est ainsi faite que si nous réussissons à tenir cette double condition et avec la plus grande vigueur, nous trouverons le calme et la sérénité. Pénétrons-nous bien de cette idée : la structure de notre esprit est suffisamment complexe, pour qu'il soit capable d'intégrer ces deux qualités qui s'opposent. On retrouve cette idée-force de Nietzsche: *la joie et la souffrance sont comme deux frères jumeaux qui grandissent ensemble ou, ensemble, restent petits...* Devenir capable de tout supporter, sans poser aucune condition, signifie que l'on est ouvert aux voies les plus pleines et les plus prometteuses. C'est un moyen d'accéder ainsi, par le biais de la modération, du détachement et du courage inconditionnel, à une promesse d'absolue sérénité. La seule réserve est de savoir conserver, intacte et vigoureuse, sa capacité de combat et son désir de faire. C'est sous cet aspect qu'on comprend mieux la signification du précepte d'Épictète : *Abstiens-toi et supporte...*

L'inventaire psychologique se poursuit par l'examen de la pureté, la vigilance, le dynamisme. Trois caractères, groupés ensemble, indispen-

sables pour orienter la personne vers l'efficacité la meilleure. La pureté d'intention vise d'abord le prochain dans le but de l'aider, comportement qui protège contre la tentation de l'égoïsme qui, par nature, pousse quelqu'un à faire sa place, à n'importe quel prix. Une tendance naturelle, suffisamment répandue pour qu'on la rencontre sans éprouver le besoin de la chercher.

Vigilance, pour demeurer sensible à la multiplicité des paramètres intervenant toujours au cours d'une action, en soi et autour de soi, de manière à en apprécier l'importance, dans le but d'en tenir compte dans la décision.

Dynamisme, parce qu'une œuvre solide ne peut être engendrée que dans le mouvement. On doit retenir la leçon du passé à condition de ne jamais s'y complaire. Comme disent les politiques, quelle que soit leur couleur : *Il faut avancer*. Avancer bien sûr, mais ne jamais perdre de vue de résultat réel obtenu par son intervention, de manière à rester capable le se juger sainement, soit par le succès, soit par l'échec.

Le deuxième groupe vise la paix intérieure qui se traduit toujours par une sérénité souriante, lucide et vigoureuse : on se maintient détendu sans pour autant abandonner son besoin d'agir. Celui qui a compris cet aspect œuvre toute naturellement dans la simplicité et l'absence de crispation. On ne peut juger sainement que si l'on est soi-même en possession de ses moyens, si tout geste d'humeur est banni.

Le troisième groupe intègre le discernement qui oriente vers le fait de mieux aimer, aider, servir : toutes dispositions qui sont en accord avec notre conditionnement métaphysique parce que, seuls, l'amour et la solidarité peuvent conduire à la plénitude intérieure. Un inventaire qui a pour objet de prendre conscience des lois universelles, énoncées ou non, mais parfaitement réelles que nous devons respecter, si nous tenons à attendre la qualité, pleine et entière de notre nature humaine. L'empereur Marc Aurèle présentait ces lois lorsqu'il écrivait dans ses pensées : «Le matin, lorsque tu as du mal à te lever, dis-toi que tu te lèves pour faire ton œuvre d'homme». Sans attendre la signification religieuse possible d'une telle attitude, il convient de reconnaître que chacun de nous est là, chargé d'une mission singulière que lui seul peut remplir. Il peut aussi s'en écarter, c'est le sens même de notre liberté. Mais la véritable plénitude n'est acquise qu'au prix d'une totale obéissance à sa vocation.

Une telle préoccupation conduit à introduire le groupe suivant, orienté vers la richesse du sens de l'aventure humaine. En effet, si toutes ces potentialités nous sont accordées, c'est dans le but précis d'en user afin de s'accomplir sans cesse suivant sa plus haute vérité intérieure. Eclairé

par une telle lumière, le but ultime est l'acquisition de la force morale et de la maîtrise de ses pensées. La pensée partage avec l'habitude, la propriété curieuse d'être à la source même de l'action. Elles n'ont de sens que si l'on en reste, constamment, le maître. En effet, non contrôlées, non disciplinées, elles se mettent à vivre une existence autonome au cours de laquelle le gouvernail n'est plus tenu par le maître, mais par des tendances contradictoires où disparaît le meilleur de soi-même.

Ainsi, nous avons passé en revue sommairement l'existence d'une méthode applicable à la vie familiale et sociale, ainsi qu'au déroulement de l'activité psychologique. Demeure un aspect majeur de notre condition, au sein duquel nous pouvons distinguer deux séries de phénomènes: les uns, totalement indépendants de nous-mêmes, tout puissants sur notre vie, s'imposent à nous de manière impérative, ne nous réservant comme issue que l'obéissance totale, inconditionnelle, ou la révolte permanente et irrationnelle, qui détruit plus sûrement la personne que toutes les affections imaginables ; la seconde catégorie de paramètres correspond à ce que j'ai précédemment défini comme la part individuelle et personnelle. Cette dernière dépend exclusivement de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre intelligence, notre volonté, notre moralité, notre sens du bien et du mal, de notre spiritualité : un ensemble d'éléments qui, après réflexion, nous laissent absolument maîtres du sens et de la fécondité de la vie, sous la seule réserve que, conscient du pouvoir qu'il peut acquérir sur lui-même, tout humain devienne capable de considérer d'un œil tranquille ce qui est susceptible de l'écraser. La seule condition étant de conserver vigoureusement la primauté de l'esprit, tel Socrate, condamné à mort par les Athéniens, refusera toujours de les prier de le laisser vivre : «Comment redouterai-je la mort, disait-il, moi qui ai passé ma vie à apprendre à mourir».

La condition humaine étant ce qu'elle est, la seule attitude enrichissante est une acceptation inconditionnelle et permanente de l'inévitable : l'épreuve, la maladie, la mort. Ceci quels que soient le lieu et le temps, le désir que l'on pourrait avoir d'honorer et de poursuivre les obligations qui nous retiennent: quelques fables de La Fontaine, traitant des relations entre l'homme et la mort, sont particulièrement édifiantes sur ce point. De même dans la Bible, David, à ses derniers instants, dit à son fils Salomon : «*Je m'en vais par le chemin que prennent tous les fils de la terre. Prends courage et sois un homme*». Les opinions les plus diverses se partagent les points de vue sur la mort. Ainsi Paul Valéry, dans *Le Cimetière marin* :

*«Pères profonds, têtes inhabitées,
Qui, sous le poids de tant de pelletées,
Etes la terre et confondez nos pas».*

Victor Hugo, à propos de Gavroche : *« Cette grande petite âme venait de s'envoler ».*

Et ailleurs :

*« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes,
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir,
Et le rêve qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir ».*

Pour moi-même, je dirai simplement : « Je sais que je dois bientôt rendre à la terre, ce corps qui me fut prêté. Je m'y prépare afin d'aller retrouver les miens et les autres, tous mes frères en éternité. Je sais qu'il me reste trois choses importantes à faire, dans une permanente maîtrise de soi : agir, souffrir, mourir proprement. Que le Bien soit mon témoin dans mes pensées, afin que je sois son témoin dans mes actes, toujours dans la paix ».

Troisième partie. Conséquences : La Recherche de la Sagesse

Nous venons ainsi d'examiner, en définissant pour nous la condition humaine, l'existence des règles permettant à l'esprit de s'exercer dans les meilleures conditions, leur application en famille et dans la société, l'évaluation de la richesse de la vie intérieure, enfin le sens de la mort qui s'impose, inévitablement, à chacun de nous.

Pourquoi souligner l'ensemble de ces convergences ? Tout simplement parce que deux familles d'esprits se partagent le monde. La première estime qu'elle est pleinement libre, et seule maîtresse de son destin. Elle considère donc qu'il est parfaitement légitime de se livrer à toutes les expériences possibles, s'engager, sans hésiter, dans les expériences les plus diverses et au besoin les plus étranges, aucun frein n'apparaissant comme pouvant limiter leur choix. La seconde famille a une conscience métaphysique de son existence, de son rôle, de sa mission. Elle sait bien que les lois, même inexprimées, sous-jacentes, commandent et sanctionnent inéluctablement un comportement aberrant. C'est ce que traduit le proverbe chinois : « Dieu sanctionne toujours, mais il n'est pas pressé ». Et c'est ce que souligne l'irréversibilité du choix. Pour ceux qui ont conscience de l'existence de limitations, et qui connaissent leurs limites, l'art de vivre consiste à chercher, connaître tout ce qui peut assurer leur plein épanouissement. Par voie de conséquence, ils se protègent de tout un ensemble d'excès et s'interdisent les aberrations les plus pernicieuses. Sachant bien qu'au total, c'est l'humain qui passera finalement à la caisse et devra payer l'addition. Il dépend de lui, qu'elle lui soit favorable.

C'est la raison pour laquelle il surveillera, éduquera, protégera, fortifiera son corps pour le rendre capable de faire face à toutes les situations.

Il procédera de même avec son esprit et sa sensibilité. A l'intérieur d'inévitables limites, il reste vraiment maître de soi et de son comportement, pour lesquels il souhaite un minimum de correction et ne dédaigne pas l'élégance. Un simple regard posé sur notre époque, révèle une faille inquiétante : je veux dire, l'apparition de psychologues destinés à soutenir ceux qui sont dans l'épreuve. Les épreuves les plus dures ne datent pas d'aujourd'hui. Or, cette intervention jugée actuellement nécessaire, pourrait souligner l'apparition d'une tendance générale à l'abandon de la fermeté personnelle, indispensable à la bonne conduite de la vie. Une telle échappatoire, si elle existe, serait-elle la rançon d'un certain modernisme scientifique où l'on a l'air de tout savoir, tout comprendre, à l'exception de ce minimum d'énergie intérieure qui engage la personne, en toute circonstance, à se tenir droite et digne.

A l'inverse, que penser de ces pays en développement où l'on souffre en silence, dans des conditions pires que tout ce que l'on pourrait imaginer chez nous. La condition humaine n'a jamais été une partie de plaisir, mais elle exige un minimum de force intérieure chez ceux qui prétendent y participer. Au fond, tout se passe entre les dérèglements et la richesse de la sagesse. Depuis des millénaires, les meilleures des têtes pensantes ont montré ce chemin que nous pouvons espérer suivre si, en toute circonstance, nous sommes capables de conserver : la fermeté tranquille, la bienveillance constante, l'inaltérable bonne humeur.

Pour conclure, terminons par quelques exemples significatifs :

C'est Platon qui, dans *Le Phédon, ou de l'Âme*, nous conseille : «La seule bonne monnaie, contre laquelle il faut échanger tout le reste, c'est la Sagesse. Qu'avec celle-là on achète tout, on a tout : force, tempérance, justice».

De Platon encore, dans *Le Ménéxène* : «N'entreprenez rien que la vertu ne soit avec vous. Persuadés que, sans elle, tout ce qu'on acquiert, tout ce qu'on apprend tourne en mal et en ignominie. Les richesses n'ajoutent rien à la vie d'un homme sans courage».

Marc Aurèle dans *Les Pensées*, Livre 15 : «Ressembler au promontoire sur lequel, sans cesse, se brisent les vagues. Lui reste debout et, autour de lui, viennent mourir les bouillonnements du flot».

A l'autre bout du temps, Paul Valéry ; dans le *Cimetière marin*, nous invite à l'action : «Le vent se lève, il faut tenter de vivre».

J'ai dit, dans ma dernière intervention sur Beethoven, que le commerce des grands nous est toujours profitable. On voit ici de quels grands il s'agit. Leur principale qualité n'est pas nécessairement la puissance.

Tenter de vivre, voilà en effet le seul challenge, le seul but auquel nous sommes invités. A nous de répondre. A nous de nous entraîner pour donner à notre réponse une certaine allure et un maximum d'efficacité familiale, professionnelle, sociale, morale et spirituelle. C'est là le véritable enjeu d'une existence. La liberté dont nous disposons peut être comme la langue d'Ésope : la meilleure ou la pire des choses. A chacun de se regarder vivre et de prendre ses résolutions... sans oublier de les tenir.



Discussion

Le Président remercie Monsieur Fléchon, en saluant sa mémoire et sa force de caractère. Les méfaits du tabac ont été évidemment évoqués et M. Sadoul précise qu'ils sont redoutablement meurtriers : chaque année, plusieurs dizaines de milliers de personnes décèdent du cancer du poumon ou de maladies cardio-vasculaires. Emmerveillé, M. Bonnefont situe la position spirituelle du communicant dans la mouvance stoïcienne et rappelle les liens qu'on a établis entre Sénèque et les premiers chrétiens. Il attendait l'évocation de Montaigne mais M. Fléchon ne pouvait tout dire. Il s'interroge sur la compréhension d'une telle attitude dans le monde épicurien d'aujourd'hui. La réponse lui est ainsi formulée : «Il y a des lois impératives. On devient ce que l'on fait. Aux gens de s'ouvrir aux réalités, la mode passe». Il formule alors une dernière observation, à propos de l'amour dans la vertu, en soulignant que, dans une optique chrétienne, avec la Grâce tout tourne au bien. Pour le conférencier, qui n'introduit pas cette notion dans sa réflexion, les lois universelles sont «la trace de quelqu'un». Monsieur Laxenaire, maintenant, voit, dans cette communication, toute une éthique de l'effort, lequel implique un sens des fins. Il ne faut pas oublier le pulsionnel, Descartes est parfois contestable et, s'il est ici prôné une destinée individuelle, il existe une morale kantienne en relation avec l'autre. A ne pas omettre non plus : celui qui croit faire le bien mais fait le mal, conduisant à la catastrophe. Monsieur Berlet conclut en admirant l'image de l'homme donnée par M. Fléchon. Ce compliment est reçu avec humilité.